

Atelier d'écriture sur les jardins.

Jeanne Hémono
M1 RCL, UVSQ

L'OMBRE DES JARDINS

ANGÈLE

Comme tous les matins, Angèle pousse le portail du 1 Rue des Petits Bois. Celui-ci donne accès à un tapis de verdure semblable à un patchwork de 81 parcelles, entouré de trois imposantes barres d'immeubles. Sur le panneau, on peut lire *Jardins familiaux Paul Philippe*. Cela fait 10 ans qu'elle s'y rend, ce lieu est sa deuxième maison. Pour atteindre sa parcelle, elle doit traverser l'allée des Dahlias, puis bifurquer dans celle des Pensées. Ce bref trajet ne prend que deux minutes, mais pour elle, il faut le triple de temps. Ici, Angèle est au musée. Elle s'arrête devant les terrains de ses voisins pour apprécier les dernières retouches qu'ils ont apportées à leurs œuvres. Ses préférées sont les parcelles impressionnistes où la profusion de fleurs se déploie en une myriade de touches colorées. Elle admire ceux qui, par amour de l'éphémère, renoncent à utiliser la terre pour se nourrir. Les parcelles cubistes, au contraire, promettent un bon rendement. Leurs rangs de carottes, de radis et de laitues, toujours bien alignés, témoignent d'une rigueur et d'une discipline qui lui sont étrangères. Car sa parcelle à elle est indéfinissable. Aucun courant ne pourrait la définir. Légumes, arbres fruitiers et plantes aromatiques s'y côtoient dans un joyeux désordre. Un pied de maïs sert de tuteur à un plant de tomates, tandis qu'une armée de capucines entoure un semis de choux comme pour le protéger d'une éventuelle invasion de limaces. Ce mélange surprenant pourrait rappeler les toiles d'Arcimboldo, ce qui n'est pas du goût de Guy, le directeur de l'association.

– Angèle, pas plus de trois arbres !

– Angèle, tes plantes dépassent de ta parcelle !

– Angèle...

Mais Angèle est une rebelle, elle n'a que faire de ce petit chef. Ce qu'elle aime, c'est expérimenter, observer si les végétaux qu'elle associe s'entendent ou, au contraire, se haïssent jusqu'à ce que l'un prenne le dessus sur l'autre en s'accaparant tous les minéraux du sol. Il lui plaît de se voir comme une sociologue de la nature, ça l'amuse. La seule plante qu'elle ne soumet à aucune expérience est un bel hortensia. Le fouillis des autres végétaux entoure ce dernier, mais à une distance respectueuse, comme si tous lui rendaient hommage silencieux. En ce mois de juin, la plante se révèle. Elle laisse s'épanouir une multitude de fleurs blanches, éclatantes comme des perles, illuminant le jardin de leur pureté. Cette floraison émeut toujours Angèle. Elle se rappelle la première fois qu'elle y a assisté. C'était il y a huit. Une jeune fille et son père étaient venus s'installer sur la parcelle qui fait face à la sienne. La première plante qu'ils avaient mise en terre était un hortensia que la fillette avait reçu pour son anniversaire. Elle se rappelle l'enthousiasme de l'enfant, impatiente de voir grandir la fleur. Mais quelques semaines plus tard, le père était revenu, seul cette fois. Il s'était entretenu avec le directeur de l'époque, puis était allé chercher quelques outils dans son cabanon. Angèle avait été frappée par ces traits creusés qu'elle ne lui connaissait pas. Lorsqu'elle l'avait salué, il lui avait adressé ces mots :

– Vous pouvez prendre l'hortensia. Elle ne le verra pas grandir de toute façon... Elle l'aimait beaucoup vous savez.

Puis il avait disparu et elle ne l'avait jamais revu. Depuis, elle soignait religieusement la fleur et lui parlait, comme si un fragment de l'âme de cette enfant avait pu s'accrocher à elle. Chaque floraison lui apparaissait comme une forme de renaissance.

Angèle aurait aimé partager cette histoire avec celui qui occupe depuis peu la parcelle d'en face, mais elle a bien compris qu'il ne supportait pas ses bavardages. Pour engager la conversation, elle lui avait un jour demandé s'il pouvait lui prêter sa bêche. Le « non » sec qu'il lui avait alors adressé l'avait refroidie et depuis, elle ne s'y était plus risquée. Sans doute la trouvait-il aussi désordonnée que sa parcelle et par conséquent, ne la jugeait pas digne de son intérêt. Blessée par ce manque d'intérêt et cette attitude hautaine, elle le surnommait "le hérisson" car chaque fois qu'il arrivait au jardin, il s'empressait de rejoindre son cabanon, tête baissée, prêt à piquer si elle s'approchait. L'église située au pied du jardin sonnait dix heures, il ne devrait plus tarder.

PASSAYA

C'est essoufflé que Passaya atteint enfin le 1 Rue des Petits Bois. Pour retrouver son éden, il a dû prendre le bus 6201, ce monstre de métal qui l'engloutit chaque matin et le plonge dans une angoisse profonde. Le grincement des freins, les bips sonores des cartes de transport et les conversations fragmentées qu'il ne comprend pas résonnent encore dans son esprit, tels des échos oppressants. Heureusement, dans ces jardins tout s'arrête. Chaque pas qu'il fait dans ce sanctuaire ralentit son rythme cardiaque. Le silence, que seuls les oiseaux se permettent de rompre lui, fait l'effet d'un baume apaisant. Il s'enivre de l'odeur de la terre humide mêlée à celle de l'herbe fraîchement coupée. Elle lui rappelle sa terre natale. Il progresse dans les allées, s'arrêtant de temps en temps pour observer discrètement les moyens mis en place par certains jardiniers pour faire fuir les rongeurs, ou la façon dont ils paillent leurs tomates afin de les protéger des maladies. Au Laos, le climat et les problématiques agricoles ne sont pas les mêmes. Passaya, qui n'est en France que depuis deux ans, doit réadapter ses connaissances. Cependant, sa peur des autres est un véritable obstacle. Comme il aimerait revenir à cette époque où elle n'existait pas. Il n'avait rien fait pour la cultiver. Elle avait germé dans les failles de son cœur au lendemain d'un événement traumatique et ne cessait, depuis, d'être arrosée par des souvenirs douloureux.

Pour lui, ce lieu représente un moyen d'ancrage nécessaire à un nouveau départ. En cultivant la terre il a l'impression de s'y enraciner, de créer avec elle un lien intime, une complicité silencieuse qui lui permet de se sentir légitime. Ici, il retrouve un semblant de paix, celle qu'il croyait avoir perdue à tout jamais.

Passaya atteint sa parcelle. Sa voisine est déjà là, penchée sur ses haricots. Il saisit cette opportunité pour se précipiter vers sa cabane, évitant ainsi d'avoir à engager une conversation qu'il ne saurait mener. Il se rappelle avec gêne de leur dernier échange. Elle lui avait demandé s'il avait des pêches, ce à quoi il avait répondu négativement. Mais devant cette réponse, elle avait semblé décontenancé et s'en était retournée, sans un mot. Le pauvre homme s'était dit qu'il avait dû manquer une ligne du règlement stipulant l'obligation de faire pousser un arbre fruitier. Le jardin de cette dame était, selon lui, le plus beau de tous. Il aurait aimé partager avec elle ses connaissances, mais s'en savait bien incapable.

Passaya émerge de sa cabane, muni d'une bêche, d'un chapeau de paille et de rhizomes de galanga. Cette plante qu'il cultivait dans son lopin de terre au Laos est une sorte d'épice

semblable au gingembre. Il espère qu'elle trouvera le moyen de s'épanouir dans cette terre étrangère et que les plantes occidentales avec lesquelles elle cohabite l'accepteront... Tandis qu'il cherche l'orientation du soleil, afin de déterminer le meilleur emplacement pour ses plants, il aperçoit une femme occupée à observer les jardins depuis la fenêtre de son immeuble. À l'instant même où leurs regards se croisent, celle-ci disparaît dans la pénombre de son appartement.

CATHERINE

Catherine ne comprend pas que l'on puisse passer des heures à remuer la terre dans l'espoir de pouvoir en tirer quelque chose qui, avec un peu de chance, résistera au gel, aux maladies, aux rongeurs ou aux limaces. Si ces pauvres râtisseurs souhaitent tant que ça manger bio, ils n'ont qu'à aller au Super U du coin, il y a tout ce qu'il faut. Et puis, il n'y a rien de glorieux à fréquenter cet endroit. Jardin remarquable qu'ils disent... Quelle ironie. On ne trouve en ce lieu aucune cohérence. Les parcelles des uns se dressent dans un désordre chaotique tandis que celles des autres prennent l'allure de pitoyables jardins à la française. L'odeur des géraniums qui parvient jusqu'au premier étage de l'appartement lui rappelle l'effluve de "pisse de chat". À quoi bon vouloir dompter la nature ? C'est elle qui a toujours le dernier mot. Elle vous laisse croire qu'avec de l'amour, du soin, des efforts et quelques prières, vous pourrez la maîtriser. Tout cela n'est qu'illusion. En vérité, elle attend que vous ayez suffisamment d'espoir pour faire s'abattre sur vous le coup fatal, celui qui vous broiera de l'intérieur. Elle vous rappellera alors qu'elle est la seule maîtresse du jeu, que vous n'êtes rien et que vous ne sauverez jamais personne si elle en a décidé autrement.

Cela faisait maintenant huit ans que Catherine vivait dans cet immeuble. Lorsqu'elle s'y était installée avec sa fille et son mari, ce dernier avait voulu, lui aussi, cultiver une parcelle. Peu de temps avant leur emménagement, il avait donc demandé à l'association un lopin inoccupé situé juste en dessous de leur future demeure. Mais cette location avait été de courte durée. En plein mois de mai, alors que les premières fleurs se révélaient, leur fille, elle, s'était flétrie. Telle une gelée tardive, une méningite fulgurante s'était emparée d'elle puis l'avait emportée. Le père de l'enfant, ne supportant plus l'absence insupportable qui l'avait remplacé, avait choisi de la rejoindre, laissant Catherine seule dans cet univers que plus aucune couleur ne pouvait pénétrer.

Aujourd'hui, sa seule distraction est d'observer ces voisins. Elle s'amuse d'eux et de leur

médiocrité. Ce nouvel arrivant, occupé à planter un pêcher, sursaute à la moindre arrivée humaine. Cet autre là-bas a des méthodes de jardinage si étranges qu'il donne à son jardin des allures de cimetière. S'ils sont tous plus ridicules les uns que les autres, la palme revient cependant à cette dame qui passe des heures à parler à une fleur plantée au cœur de sa parcelle. Elle ferait mieux de mettre un peu d'ordre dans cette jungle plutôt que de se livrer à une activité aussi ridicule.

Mais voilà que Catherine aperçoit au loin celui qu'elle suppose être le maître des lieux. Ce drôle de personnage l'amuse. Le voilà qui commence son traditionnel tour d'inspection. Tel un tamanoir entrant dans une fourmilière, il va provoquer la panique des jardiniers. Quand ils le verront arriver, ils arracheront à la hâte les quelques mauvaises herbes qui dépassent de leur carré. Si l'un d'entre eux a le malheur de faire la sieste dans une cabane, il sera réveillé et n'aura plus qu'à remballer ses choux et ses carottes. Elle s'en réjouit d'avance.

GUY

À l'instant même où la paroisse Sainte-Bernadette sonne onze heures, Guy pénètre dans les jardins. Il progresse dans les allées d'un pas assuré. Il s'arrête de temps en temps devant une parcelle pour notifier dans son petit carnet rouge carmin, une bordure mal entretenue ou un carré de terre laissé en friche. Comme il aime ces inspections matinales. D'un seul coup d'œil, il peut évaluer une parcelle. La première chose qu'il voit lorsqu'il pose son regard sur l'une d'entre elles, c'est le chiffre qui pourrait la définir. 11, 15, 8, 10, 6... Demain est un grand jour, celui des évaluations. Ceux qui obtiendront une note inférieure à 7 recevront un avertissement. C'est comme ça qu'il faut faire pour obtenir l'ordre, du moins c'est comme ça qu'il a appris. Ces jardins ont pour lui une immense importance. Ils lui ont permis de retrouver un sens à son existence, de se sentir utile. Depuis, il nourrit pour eux de grands projets. Il souhaite en faire un lieu d'exception que tout le monde connaîtrait. Pour cela, il cherche des idées nouvelles à droite à gauche. Sa dernière visite : une ferme de permaculture située non loin de la gare de Versailles, qui lui a donné tout un tas d'idées. Il souhaiterait créer une mare afin d'en faire un lieu de stockage d'eau de pluie. Au fond de celle-ci, il placerait des pompes pour irriguer les cultures. Il pense également à établir une sorte de petite ruche qui assurerait une bonne pollinisation ou à adopter quelques poules qui permettraient de désherber et de fertiliser le sol. Tous ces projets d'éco-culture le réjouissent.

Mais pour concrétiser ses idées, il lui faut acquérir de l'espace et celui-ci est occupé par les parcelles. Il a donc décidé que cette année, la notation serait plus dure et que certains devraient partir. Bénéficiaire de son jardin remarquable, ça se mérite. Faire la pluie et le beau temps sur les jardins est un concept qui lui plaît bien. Il lui confère une impression de contrôle et de puissance.

Lorsqu'il parvient au bout de l'allée des Pensées, il tombe nez à nez avec Angèle, occupée à arroser son hortensia. Cette femme le rend fou. Elle fait naître en lui des sentiments contradictoires dont il n'a pas l'habitude. Sa parcelle est à son image : désordonnée, désinvolte, mais aussi intrigante et pourvue d'un certain charme.

— J'espère que vous n'avez pas oublié que les évaluations débutent demain, Angèle. Il faudrait penser à faire quelques ajustements...

— J'allais justement vous donner le même conseil. Je suis passée devant votre parcelle ce matin et vos narcisses manquent cruellement d'eau. Peut-être que si vous étiez moins occupé à inspecter les jardins des autres, vous l'auriez remarqué.

Décontenancé par cette remarque, monsieur le directeur tourne les talons sans même prêter attention à Passaya qui s'est réfugiée dans sa cabane. La parcelle de Guy est impeccable, rien ne dépasse, mais il est vrai que ses narcisses commencent à défraîchir. Piqué au vif, il s'empresse d'attraper un arrosoir et d'aller le remplir au baril de pluie qu'il a conçu lui-même. Mais lorsqu'il tourne le robinet, il remarque que le débit est plus faible que d'habitude. Le liquide qui remplit son contenant est dense et visqueux. Une odeur métallique, légèrement putride, commence à embaumer l'air. Dans un mouvement de panique, Guy jette l'arrosoir et recule de quelques mètres. Telle une ombre grandissante, une flaque de sang se forme et progresse vers lui.